



13 2009

La Lettre des Académies

Palais des Académies 1, rue Ducale, 1000 Bruxelles · Téléphone +32 (0)2 550 22 41 · Fax +32 (0)2 550 22 41 · Courriel : lettre.academies@cfwb.be
Premier trimestre 2009 · Dépôt : 5000 Namur 1 (Agrément P501352, Autorisation de fermeture BC10708)

Éditorial

Certaines années sont plus denses que d'autres. Ce fut le cas de 2008. En janvier 2008, Hervé Hasquin succédait à Léo Houziaux et devenait le 13^e Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique après Adolphe Quetelet. L'historien de la limite entre le siècle des lumières et les temps modernes remplaçait l'astrophysicien des enveloppes stellaires. Le biographe de Joseph II prenait les rênes de l'Académie impériale et royale fondée par la mère de ce dernier en 1772. Dans le cadre de statuts trompeusement immuables, des signes avant-coureurs de sursauts apparaissaient. Et, en avril, un important quotidien de la capitale titrait : Hervé Hasquin fait sa « révolution » à l'Académie. Il y annonçait pêle-mêle, le développement d'un site internet moderne, la création d'une quatrième classe « technologie et société », la création d'un Collège des Alumni et, nous y sommes, un Collège Belgique.

Le Collège Belgique a été créé sous l'égide des Académies royales des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, de Médecine, et de Langue et de Littérature françaises. Un bureau formé des membres des trois Académies participantes a mis en œuvre l'organisation des premiers cours-conférences du Collège Belgique. Plus d'une soixantaine de propositions ont été reçues et examinées par le bureau. La mise sur pied du programme définitif a été menée de main de maître par Madame Marie-José Simoen, Administrateur délégué des Collèges et par Mademoiselle Charlotte Brasseur, secrétaire du Collège Belgique.

C'est ainsi que grâce à la collaboration d'éminents orateurs, le Collège Belgique est aujourd'hui en mesure d'offrir des cours-conférences de haut niveau qui concernent les différents domaines du savoir et de la création artistique. Les leçons porteront sur des thématiques novatrices, aux confins de différentes disciplines, et peu ou pas traitées par l'enseignement traditionnel, voire sujettes à controverse. Ces cours-conférences gratuits s'adressent à un public large et ont notamment pour vocation une intégration plus

complète des Académies au sein de la Société. Aucun pré-requis n'est donc indispensable, seule compte la curiosité de l'auditoire. Certains cours s'adresseront toutefois aux doctorants en cours de formation, en vue d'une valorisation en E.C.T.S. dans le cadre du programme des Écoles doctorales. Plus concrètement, chaque cours-conférence du Collège Belgique s'étendra sur une durée totale de 2 à 10 heures, partagée en 1 à 5 sessions réparties dans le temps. Certaines thématiques seront donc traitées de manière ponctuelle, tandis que d'autres impliqueront un suivi dans la durée. Les leçons sont données sur deux sites : le Palais des Académies et le Palais provincial à Namur, où avait déjà eu lieu en mai dernier l'Assemblée générale des trois Classes de l'Académie Royale de Belgique.

L'Assemblée des Professeurs du Collège de France nous a fait l'honneur d'accorder son patronage au Collège Belgique qui bénéficie, par ailleurs, du soutien du Gouvernement wallon, du Fonds de la Recherche scientifique - FNRS, de la Loterie nationale et de la Fondation Bernheim.

Le programme de l'année 2009 est divisé en quelques grands chapitres où chacun devrait combler ses souhaits. Citons, par exemple,

Sciences : de l'information quantique aux grands problè-

Sommaire

- | | |
|----|--|
| 2 | Dossier : la communication
Tous spécialiste de la communication
Une communication universelle est-elle possible ?
Quand parler, c'est ne rien dire.
La communication par SMS
Propos divers sur la com' |
| 10 | Communication et histoire de l'art. De l'intérêt au concept |
| 11 | Brèves de l'A.R.B. |

Cette lettre est produite par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique (ARB), le Comité de l'Académie royale de Belgique pour les Applications de la Science (CAPAS), l'Académie royale de Médecine de Belgique (ARMB), l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (ARLLFB), The Royal Academies for Science and the Arts of Belgium (RASAB), l'Union Académique Internationale (UAI).

mes énergétiques en passant par l'astrobiologie ou les torsades moléculaires,

Technologie et Société : de la simulation des écoulements au traitement des eaux usées sans oublier le rôle des sciences humaines pour définir et baliser les questions relatives au développement raisonné,

Histoire et lettres : des idéologies selon Sartre aux trompettes de l'Apocalypse avec des regards sur la Renaissance, les génocides et la Shoah ou encore l'histoire des techniques en Belgique,

Sciences politiques, sociales et économiques : l'Islam, la représentation des sciences dans la société, la coopération internationale au XXI^{ème} siècle, la mondialisation, la globalisation et ses impacts européens,

Création artistique, histoire de l'art et critique : Les intersections entre musique et arts plastiques, la politique culturelle démocratique, l'image et le texte dans l'art en Belgique, l'opéra au XX^e siècle,

Sciences médicales : l'activité cérébrale, la conscience, le vieillissement physiologique, les nouvelles parentalités

alternatives,

Sujets interdisciplinaires : l'évolution biologique et l'histoire des textes, la modélisation stratégo-mathématique en campagne électorale, la compréhension des sciences, l'éthique appliquée.

Le projet est lancé ! Nous en sommes reconnaissants à tous ses acteurs. Après 2008, année du centenaire de la naissance d'Olivier Messiaen, le musicien qui a fait évoluer la notion de temps en musique, voici 2009, année du bicentenaire de la naissance de Charles Robert Darwin, naturaliste autodidacte dont les théories sur l'évolution des espèces vivantes ont durablement révolutionné la biologie.

L'Académie ne fait plus sa révolution : elle est en pleine évolution pour s'adapter aux immenses défis de ce début du XXI^e siècle.■

Jean-Marie André,
«Past» président 2008 de l'Académie royale de Belgique
Président du bureau du Collège Belgique.

Tous spécialistes de la communication

Marc Lits
Département de communication
Université catholique de Louvain

L'école de Palo Alto, dans les années 50, a popularisé un slogan aussi simple qu'efficace : « On ne peut pas ne pas communiquer¹ ». Refuser d'adresser la parole à son voisin, c'est encore faire un choix communicationnel et relationnel. Cela montre que toutes les relations humaines et sociales sont toujours fondées sur des modèles d'échange dans lesquels la communication joue un rôle central. Mais au-delà de cette observation des rapports sociaux, une autre lecture peut être faite de cet adage fondateur : nous communiquons toujours et partout, mais nous sommes de ce fait même persuadés, intuitivement ou explicitement, que nous sommes tous des spécialistes de la communication. Nous avons un avis sur le rôle des médias dans la société, nous discutons des nouvelles manières de faire de la politique utilisées par Nicolas Sarkozy ou Barack Obama, nous savons ou croyons savoir ce que sont les stratégies de communication des entreprises, du secteur de la publicité, nous gérons tous des ressources humaines, dans notre travail autant que dans notre sphère familiale.

On ne peut pas ne pas communiquer

Communication et identité

Dès lors, un double écueil se présente à celui qui veut définir et analyser de manière scientifique ce qui est désormais regroupé sous le terme générique « sciences de l'information et de la communication » : d'une part, la

difficulté à se dégager d'un discours de sens commun, qui semble accessible à tout honnête homme ; de l'autre, faire la part entre les différents champs que recouvre le concept de communication. Dominique Wolton distingue trois domaines principaux où s'organisent les rapports entre communication et société. « La communication est d'abord une expérience anthropologique fondamentale², et en ce sens, elle s'inscrit dans des modèles culturels et sociaux.

Nous participons, comme Européens, par exemple, d'un héritage judéo-chrétien, et nous nous inscrivons dans un ordre politique issu du siècle des Lumières, lesquels constituants déterminent notre perception du monde, fondée sur des valeurs communes, mais aussi en tension avec d'autres groupes construits au départ de valeurs culturelles différentes. En ce sens, le triangle « communication-culture-identité » est un des éléments structurants de notre être-ensemble, entre nous, et par rapport aux autres, qui doit être prioritairement étudié par les disciplines communicationnelles, dans leurs enjeux de communication, bien sûr, mais qui sont indissociables des approches sociales, économiques et politiques.

Les technologies de la communication

La communication, continue D. Wolton, « est aussi l'ensemble des techniques qui, en un siècle, a brisé les condi-

¹ Cf. Yves Winkin, *La nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil, 1981 ; coll. «Points», n° 136

² Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 15.

tions ancestrales de la communication directe, pour lui substituer le règne de la communication à distance³ ». La télévision (mais c'était en partie le cas pour la radio dès le début du XXe siècle) est devenue un élément central du dispositif social, ce qui est un phénomène assez récent. La télévision commence en Belgique en 1953, ce qui n'est rien du tout à l'échelle de l'histoire, et pourtant, elle occupe désormais le cœur du dispositif social dans ce que certains appellent la « post-modernité ».

Lorsque Gianni Vattimo avance l'hypothèse que nous avons changé d'époque, il justifie entre autres ce point de vue par le développement exponentiel des médias de masse, qui « jouent un rôle déterminant dans la naissance d'une société post-moderne » et inscrivent « la société de communication généralisée » dans un système de « fabulation du monde⁴ ». Les relations interpersonnelles, qui se jouaient en face à face, les échanges entre individus ou groupes humains s'exercent désormais dans un système triangulaire où le passage d'une information transite presque toujours par le média. L'exemple caricatural en est celui de ces couples en instance de divorce qui passent dans un reality show pour encore se parler et tenter de rétablir une communication rompue.

Le triangle «Communication-culture-identité» est un des éléments structurants de notre être-ensemble, entre nous, et par rapport aux autres

Ce « village global » déjà annoncé par Mc Luhan⁵ s'est bien sûr encore développé avec le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), puisque désormais le web est un outil disponible sur l'ensemble de la planète, et les « réseaux sociaux » permettent à chacun d'être connecté avec son voisin, que celui-ci habite dans la chambre d'à côté ou à 20.000 kilomètres. Nous sommes tous interconnectés, avec toutes les questions sociales que cela soulève, depuis les dépendances que créent ces supports techniques jusqu'aux questions juridiques liées au respect de la vie privée. La dernière photo qui illustre l'essai de Jacques Attali, *L'homme nomade*⁶, montre un bédouin assis seul dans un désert infini, tapotant le clavier d'un ordinateur portable. Ultime étape d'un nomadisme qui a traversé l'humanité, des Mongols aux Touaregs, des immigrés clandestins aux technocrates de la mondialisation, toujours entre deux avions, mais toujours branchés à leurs prothèses électroniques. Cette image veut annoncer le passage à une nouvelle ère de la communication, celle d'un monde global dans lequel nous sommes tous interconnectés, mais en gardant une totale liberté de déplacement. Je suis seul, mais jamais sans mon portable ; je suis mobile, dernière frontière de l'aventure humaine ; je suis donc libre. Mais aussi enchaîné, puisque la contrepartie de cette illusion

de liberté se trouve dans un paradoxe trop peu évoqué par les zéloteurs enthousiastes des nouvelles technologies : ces outils qui facilitent l'échange sont aussi des pièges, comme en témoignent les spams qui étouffent nos courriers électroniques et les addictions (nous voulons toujours être connectés plus vite, avec plus de puissance, plus d'images, plus de liens pour mieux nous enchaîner).

Une nécessité sociale

Cependant, on ne peut contester qu'aujourd'hui, le troisième postulat de D. Wolton, « la communication est devenue une nécessité sociale fonctionnelle⁷ », soit devenu indiscutable. Au-delà des aspects culturels et techniques, la communication fonctionnelle est devenue un enjeu social et économique dans des sociétés ouvertes, entièrement organisées autour des mises en réseau, des usages technologiques, des interactions collectives. Il s'agit donc de penser cette dimension de « l'économie-monde », même si elle intervient à des niveaux différents dans les pays industrialisés et dans les pays du tiers-monde ou les économies émergentes. Aujourd'hui, 600.000.000 de téléphones portables sont connectés en Chine, tandis que beaucoup de zones non urbaines africaines qui n'avaient pas accès à des lignes téléphoniques classiques ont fait l'économie de ces investissements coûteux pour passer directement aux connexions satellitaires pour leurs réseaux de téléphonie mobile.

Pour toutes ces raisons, même si la communication apparaît encore comme une discipline scientifique jeune, qui doit affiner ses méthodologies, s'émanciper des autres sciences sociales, ou plutôt apprendre à collaborer avec elles, elle semble centrale pour comprendre les évolutions sociales, culturelles, économiques et politiques d'une société contemporaine, devenue, qu'on l'accepte ou non, une société de communication. Cela demande donc de construire les outils d'analyse adéquats pour comprendre ces évolutions, leur impact social, sans jugement de valeur a priori. C'est là que se jouent les humanités du XXIe siècle. ■

³ Ibid.

⁴ Gianni Vattimo, *La société transparente*, Tournai, Desclée De Brouwer, 1990, pp. 13 et 39.

⁵ Marshall Mc Luhan, *The Gutenberg Galaxy. The Making of Typographic Man*, University of Toronto Press, 1962 ; Paris, Mame, 1967.

⁶ Jacques Attali, *L'homme nomade*, Paris, Fayard, 2003.

⁷ Dominique Wolton, op. cit., p. 16.

Une communication universelle est-elle possible ?

Guy Jucquois, Classe des Lettres (ARB)

Selon la théorie du Big Bang, l'univers serait actuellement en expansion. Les physiciens semblaient progressivement s'être mis d'accord sur les fondements théoriques et les grandes lignes de notre histoire globale. Récemment, toutefois, certains ont avancé une vision plus complexe, cyclique en quelque sorte, de l'histoire de l'univers qui serait passé et passerait encore à l'avenir par des phases d'expansion et d'autres de constriction. L'humanité, bien récente et fragile, dans ce qui nous semble une histoire interminable, n'apparaît que très tardivement. Mais Homo sapiens, comme s'il voulait rattraper le temps, met les bouchées doubles. En peu de millénaires nos congénères pénètrent toutes les terres habitables, même les plus inhospitalières. Rapidement, notre planète fait le plein d'habitants : s'ils demeurent longtemps clairsemés sur des espaces qui paraissent immenses, les hominidés forment des communautés, minuscules d'abord, ils se regroupent ensuite, se dotent de parlars, d'usages et de règles propres.

Ils occupent un territoire, le leur, qu'ils défendent jalousement, parfois au péril de leur vie. Chaque groupe humain doit résoudre, avec les faibles moyens qui sont les siens, toutes les difficultés, internes et externes. Celles que suscite la vie en commun, comme celles qui surgissent de la présence de voisins parfois inamicaux. Celles qui sont issues de la rudesse du climat ou de l'ingratitude de la terre, celles qui proviennent des soubresauts de la terre, celles également qui surgissent des profondeurs de ses propres pensées ou de ses propres fantasmes, sources éventuelles et involontaires de certaines de ses terreurs. Chaque communauté répond à ces exigences à l'aide de moyens qui lui sont souvent spécifiques, chaque groupe s'invente ses propres règles, certaines rationnelles, d'autres magiques ou arbitraires. Les règles sont indispensables à la survie du groupe et les communautés s'identifient par l'indispensable adhésion de leurs membres à celles-ci et par leur application quotidienne. C'est d'ailleurs le contraste existant entre d'autres règles, pratiquées dans d'autres communautés, qui fondent l'altérité de ces dernières et l'identité de chaque groupement humain. L'identité est double : nous ne sommes pas comme « les autres », mais « les nôtres » sont semblables à nous, première évidence du voyageur, vérité première de l'anthropologue sur le terrain.

À certaines époques, ainsi chez nous au Moyen Age, les territoires voisins des nôtres, mêmes fort proches, les territoires non chrétiens, sont censés être habités par le diable. Il faut de l'audace, voire de l'impiété, pour s'aventurer dans ce qui est encore un alter mundus. Les temps changent et Homo occidentalis, particulièrement, quitte ses frontières et il entreprend une seconde conquête du monde habitable, un alius mundus, auquel il impose le plus souvent, et dans les limites de ses moyens et de ses forces, ses langues, ses

modes de pensée, ses habitudes. Le monde est colonisé et s'occidentalise largement. Le nombre des voyageurs s'accroît sans cesse : du pèlerin au missionnaire, du commerçant au militaire, du touriste à l'étudiant, tous les motifs conviennent pour aller chez le voisin. Les objets s'échangent, certaines des langues qui ont survécu s'apprennent, les religions et les philosophies s'internationalisent. Les hommes partent à la conquête des nouvelles, des dernières, frontières. Quelques conflits surgissent encore, mais déjà la vieille Europe, du moins dans son aire occidentale, vit le miracle de plusieurs décennies d'une paix continue. Les progrès des moyens de transport, la généralisation des échanges commerciaux et les brassages importants de populations d'origines diverses métissent notre monde. Il y a un demi-siècle déjà, Mac Luhan affirmait que le monde est un village. Prophétie ou vérité déjà partielle que le temps aurait confirmée ?

Sur notre planète la diversité n'a jamais été autant louée, appréciée et étudiée. Sans doute comme, il n'y a guère, les tribus systématiquement massacrées parce que « sauvages » devenaient objets d'étude dans les dernières lueurs de leur ultime survie. Dans le même temps, le monde s'uniformise. Certains affirment, d'autres joignent les armes à la parole, que le latin d'aujourd'hui et surtout de demain sera l'anglais dans sa variante américaine. Une langue universelle

Un monde identique et uniforme, un monde normalisé, standardisé... Serait-ce l'idéal qui nous motivera à l'avenir ?

en quelque sorte pour s'entretenir partout des mêmes idées et produire, acheter ou vendre des produits standardisés selon les normes univer-

selles. De fait, les regroupements industriels, financiers, politiques, sinon idéologiques, progressent rapidement, les individus perdant en identité ce qu'ils gagnent apparemment en universalité. Il est confortable, car cela ne demande aucun effort, aucune adaptation, de voyager dans le monde, de visiter, d'acheter et de vendre, d'enseigner et d'apprendre, de penser et d'espérer, de parler et de croire partout et en toute circonstance de la même manière : l'illusion du dépaysement, le fantasme de la rencontre, sans les difficultés de l'approche, sans les différences qui écartent ou opposent. L'uniformisation du monde résulte, si on n'y prend garde, de la mondialisation des produits, des brassages constants des populations, des cocktails de philosophies, de règles, de coutumes, de croyances. Un monde identique et uniforme, un monde normalisé, standardisé... Serait-ce l'idéal qui nous motivera à l'avenir ?

Ce serait perdre de vue l'essentiel de ce qui a fait l'homme, c'est-à-dire que si les règles d'échange constituent les fondements de toute communauté humaine, les échanges des paroles, des biens et des personnes, ces règles revêtent partout deux caractéristiques essentielles : elles sont arbitraires, car elles résultent de l'histoire de chaque communauté et puisqu'elles sont nécessairement différentes ailleurs, il en découle que chaque communauté s'identi-

fié, se reconnaît dans et par ses codes qui structurent ces règles : la langue, le droit et la morale, qui dans le même temps permettent à chacun de se reconnaître comme appartenant à sa communauté et d'en justifier et comprendre, plus ou moins bien, les raisons historiques. L'identité d'une communauté se construit ainsi par la sédimentation de l'ensemble de son histoire et de ses expériences passées. La diversité humaine a fréquemment constitué un objet de conflit entre les communautés parce que les valeurs de chacune de celles-ci ont le plus souvent été vécues comme des absolus. Elle pourrait devenir le levier d'une réflexion novatrice sur notre condition. Les tentatives et les réussites de l'Union européenne sur ce plan, doivent nous encourager dans la voie suivie : celle d'une diversité respectueuse et instructive.

Prétendre à une communication universelle, c'est négliger l'identité de la plupart, c'est imposer une uniformité dont on sait déjà par la biologie qu'elle suscite une dénaturation identitaire et qu'elle entraîne un accroissement du risque d'épidémies, de maladies, voire de disparition. Plus une communication s'universalise, plus elle perd de sa capacité à signifier. La seule parade, sinistre et d'ailleurs vaine, à cette loi de la communication réside dans la répétition de formules dépourvues de sens, mais répétées inlassablement à la demande, à l'exigence, d'autorités visant à la totalité, mais prétendant apporter le bonheur à l'humanité et lui éviter ainsi le totalitarisme dans lequel elles la précipitent pourtant.■

Quand parler, c'est ne rien dire

Michel Meyer

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles
et à l'Université de Mons

La rhétorique est au centre de la démocratie contemporaine. A quoi sert-elle? A communiquer, à faire agir, à vendre et à se vendre, à produire des images, donc à nourrir l'imaginaire de chacun comme à générer des discours qui expriment des points de vue fort différents, que l'on finit par ne plus entendre. Le pire et le meilleur s'y côtoient. C'est normal. Pourtant, Platon ne l'aimait guère, car trop incertaine à ses yeux, tandis qu'Aristote estimait qu'on ne pouvait s'en passer si on voulait dégager le bien commun qui gît au fond des positions même les plus opposées. Ces deux philosophes, qui sont emblématiques des réactions qu'a toujours suscitées la rhétorique, ont sans doute raison: il n'est rien dont il ne faille se méfier, et la rhétorique fait partie de ces nécessités aux contours multiples, dont l'usage pervers n'est jamais à exclure. Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, il faut faire avec la rhétorique, des uns et des autres. Notre société est fragmentée, les individus, atomisés, les familles se défont et les nations

se diluent dans des ensembles qui les mondialisent et se déchirent dans des communautés qui les liquéfient sans plus s'y retrouver. En fait, tout devient problématique, donc discutable. Les certitudes, que les groupes se recréent dans des micro-cultures qui les confortent, ne sont plus communiquables. D'où la violence communautariste. Il faut être naïf pour croire qu'on communique pour convaincre, ou qu'on argumente pour persuader. On veut juste faire savoir, faire prévaloir, se faire reconnaître, s'imposer. C'est, paraît-il, normal en démocratie. On se réunit pour discuter, car on doit pouvoir débattre de tout. Mais quel est l'enjeu de toutes ces réunions interminables qui accablent le quotidien des gens aujourd'hui à tous les échelons de la vie sociale? Est-ce un vrai problème, qu'on sait déjà tranché par ailleurs? Un consensus à réaffirmer? Le plus souvent, il s'agit plutôt, pour chacun, d'exprimer son avis, pour vérifier une importance, qu'il ne confirmera pas s'il ne fait pas avec les autres ce que les autres font avec lui. On l'écoute, parce qu'il écoute. Et l'inessentialité de chacun s'abolit dans cette

Il faut être naïf pour croire qu'on communique pour convaincre, ou qu'on argumente pour persuader. On veut juste faire savoir, faire prévaloir, se faire connaître, s'imposer

attention quelque peu contrainte de chacun à l'égard de tous, comme un prix à payer pour exister. Communiquer pour ne rien dire, mais pour être. La rhétorique permet de dissimuler ce besoin d'exister au travers de questions extérieures, qui l'objectivent et le refoulent. En ce sens, elle est bien négociation de la distance entre les individus, et vise très souvent à permettre à chacun de s'éprouver victorieux et juste. Avoir la réponse sert à cela.

Le paradoxe démocratique veut que notre société prétende défendre le libre jeu des différences individuelles, alors que l'égalité démocratique les rend insupportables. D'où le succès des journaux people, où l'on voit s'étaler en long et en large les malheurs en tous genres des stars et des politiques. Cela nous rassure sur les nôtres. Après tout, on n'est pas si différents d'eux, et si on l'est, on n'est pas si «malheureux» que le pauvre Brad Pitt, avec sa kyrielle d'enfants et son épouse mangeuse d'hommes comme de femmes. Ainsi, il apparaît clairement que la société communicationnelle n'aurait pas de cohérence, si elle n'était pas aussi société de spectacle. La distance qui ne s'abolit pas par la communication (illusoirement, sans doute) se voit malmenée dans le spectacle permanent de l'altérité qui a pu triompher, mais qui est insupportable à ce titre même. D'où l'agrément à la voir malmenée et ramenée à sa juste place à nos yeux.

C'est pour cette raison qu'il ne faut pas hésiter à associer la rhétorique à la notion de plaisir, ce qui peut surprendre à première vue. Il y a dans cette idée de plaisir quelque chose de très actuel qui concerne le déni du réel qui frustre et qui problématise. Ce plaisir rhétorique se mue en celui de raconter des histoires et surtout de s'en raconter. Le Moi, l'ego, c'est une histoire que l'on construit et ensuite refait au fur et à mesure de l'existence, et non une simple instance psychologique comme on pourrait le croire à simplement relire son Freud. Le storytelling dont tout le monde s'est

emparé aujourd'hui n'est rien d'autre que l'expression d'un besoin de raturer le réel, de le resituer, de le romancer à loisir. Si le puritanisme sexuel a été à l'origine de l'invention de la psychanalyse par Freud, si les troubles liés au narcissisme ont pris le relais dans les années soixante, ce qui incite actuellement les individus à consulter, à en croire les psychanalystes que l'on rencontre, semble bien être le refus du réel (la dénégation). Les individus ne supportent plus la réalité, alors ils la reconstruisent, la réélaborent, pour s'y donner un rôle majeur, en contrepoint de leur insignifiance, fruit d'un égalitarisme appliqué à la lettre. Cela donne lieu à des histoires qui expriment leur importance, leur valeur, morale ou non, leurs exploits même. C'est l'inverse du narcissisme, à moins que ce ne soit son accomplissement ultime.

L'Histoire est intéressante à ce sujet, car elle nous apprend que ce phénomène n'est pas nouveau, ni même propre aux sociétés démocratiques, mais qu'il s'installe quand les circonstances sont semblables. La Rome Antique peut, comme souvent, servir d'exemple. Quand Rome devient-elle une véritable société de spectacle, alors même qu'aucune pièce nouvelle n'y voit plus le jour? Théâtre et amphithéâtre fleurissent au moment où les différences sociales sont mises à l'épreuve. Rome voit ces différences mises à mal par des guerres civiles interminables qui divisent jusqu'à l'élite patricienne, elle-même en proie à une concurrence sans merci. L'unité de la Cité est plus que jamais à réaffirmer, et elle se refait dans l'amphithéâtre, dans la mise à mort des vaincus et des exclus, tandis que ses différences internes se voient confirmées au théâtre, plus aristocratique et élitiste, plus «grec». Chacun veut sortir de son identité, s'affirmer en propre contre les autres, dont il fait partie. Rome communiqua par son art, mais aussi par le spectacle de ses jeux violents, ce que les sociétés démocratiques mettent à plat par le rôle des medias ou par le spectacle du sport, souvent moins brutal que les combats de gladiateurs. Il faut y voir la raison dans le fait que nos sociétés sont plus égalitaires et qu'elles ne tirent pas leur fondement de l'affirmation brutale de hiérarchies, comme le faisait le monde antique.

La rhétorique est ainsi plus qu'une technique ou un art de la communication. C'est la grammaire des cultures, qui

souvent ne s'entendent pas, bien qu'elles utilisent les mêmes mots. Elle est le code de reconnaissance des membres d'un groupe, comme elle permet de repérer, et donc d'exclure, ceux qui n'en font pas partie. Elle permet à chacun de se construire une histoire, qui vaut bien le réel qu'on doit affronter. Elle établit des ponts entre chacun, comme elle creuse la distance entre eux. Mais elle a aussi ce côté positif, de permettre d'affronter les questions qui se posent à nous et pour lesquelles il n'y a pas de solution unique. Ce sont d'ailleurs la plupart des problèmes de la vie, qu'on ne peut réduire à des équations univoques. Les valeurs traitent ces questions aux facettes multiples, en modulant la distance entre les individus via ce qui est résolutoire dans les faits et les croyances. Est-il besoin de rappeler que les valeurs sont les émotions considérées en dehors de leur aspect subjectif, tandis qu'à l'inverse, les émotions sont les valeurs auxquelles on ajoute la dimension psychologique, les réponses qu'elles suscitent en chacun? Celles-ci sont d'autant plus invoquées que la distance entre les protagonistes est grande, car si elle est faible, la relation est davantage passionnelle et subjective. La distance entre les êtres peut elle-même faire l'objet exclusif de l'attention communicationnelle. La justice, pour une distance importante, ou l'autorité de celui qui parle, quand cette distance est faible, deviennent alors la source des «bons» arguments. La communication efficace s'appuie sur eux, mais elle est d'autant plus rhétorique que les questions sont peu problématiques, et plus argumentée qu'il s'agit de convaincre d'une solution, quand le conflit est plus intense. Au fond, toute communication se calque sur les outils rhétoriques qui sont les plus pertinents, en sachant bien qu'on passe sans difficulté de l'examen d'une question à la distance intersubjective qui s'y joue. Le but est chaque fois de proclamer «j'ai la réponse», ou à tout le moins «j'ai une réponse pour vous». Et c'est ce que l'on veut de toute façon entendre, à savoir qu'on est le centre de la relation, dans un univers social et économique où le centre peut être partout parce qu'il n'est en réalité nulle part.■

La communication par SMS

Cédric Fairon

Jean René Klein

Université catholique de Louvain

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » aurait pu dire le fabuliste à propos de la prolifération des SMS (Short Message Service), un trait marquant de la communication contemporaine, représenté par un petit sigle, presque insignifiant. Phénomène de société – surtout dans le public jeune –, selon les uns, désastre discursif et scriptural pour les plus pessimistes, le SMS laisse rarement indifférent. En témoignent pas mal d'articles de presse, notamment en Belgique, en France et en Grande-Bretagne où

même Shakespeare est impliqué, comme le montre un titre du Guardian (25/07/2008) « 2b or not 2b », introduisant une réflexion sur ce type de texte. On se rappellera que toute forme d'innovation dans les medias (téléphonie, cinéma, radio, télévision) a régulièrement suscité des levées de boucliers ou au moins des critiques dénonçant la possibilité d'effets pervers que la nouvelle technologie entraînerait.

Une première approche nécessite de distinguer le SMS au

sein de ce que d'aucuns appellent de nos jours, les « nouvelles formes de communication écrite ». Alors que certains outils permettent une communication immédiate, synchrone, avec le destinataire (chats, messagerie instantanée), d'autres tels les courriers, les forums et les SMS sont asynchrones. On notera que la communication médiante qui caractérise les SMS explique, outre le coût très différent de la communication vocale, leur succès dans le public, jeune ou même adulte, dans la mesure où ils neutralisent l'inhibition que suscite chez beaucoup l'usage du téléphone. Le SMS permet en quelque sorte de communiquer aussi ...pour ne rien dire ou presque ! Comme le montre l'enquête effectuée à l'UCL¹, si ces messages n'ont souvent pour fonction que d'établir un bref et simple contact, le plus souvent émotif, ceci n'exclut nullement des échanges plus étoffés.

1. Caractéristiques principales

En simplifiant un peu, il est permis de dire que les traits les plus marquants se regroupent en quatre grandes catégories : les phénomènes phonétiques, graphiques, lexicaux et syntaxiques, iconiques, sans compter certaines aspects discursifs. On a souvent tendance à assimiler le langage SMS à ce qui frappe le plus : la phonétisation des caractères, lettres ou chiffres (ex : je t'M, 'je t'aime' ; c1 d'œil 'clin d'œil' ; 2m1 'demain' à quoi s'ajoutent les phénomènes de rébus (ex : tu te x malin 'tu te crois malin') et divers phénomènes graphiques, tels l'orthographe phonétique, simplifiante et généralement plus brève (ex : cado 'cadeau' ; j'voulé allé ché toi 'je voulais aller chez toi) ou encore les graphies expressives (ex : bisouxxxx) et les abréviations (ex : pr 'pour' ; pcq 'parce que'). Sont apparentés aux phénomènes graphiques, les émoticônes (smileys), petites structures typographiques, souvent ingénieuses, qu'on décrypte en inclinant la tête vers la gauche, ex : :-) :- (. Du point de vue lexical, il n'y a pas d'innovations au sens strict, car le vocabulaire jeune ou branché présent dans les SMS n'est nullement propre à ce mode de communication. L'exigence de brièveté entraîne naturellement une grande fréquence d'abrégements (des troncations, ex : ordi 'ordinateur' ; tain 'putain' ; des sigles et des acronymes, surtout utilisés dans les chats, nettement moins dans les SMS, ex : MDR 'mort de rire'). Enfin, pour ce qui est de la syntaxe et du discours, une fois encore la nécessité d'être bref est à l'origine de nombreuses ellipses (ex : j'entend rien pcq trop de bruit) ou de ce qu'on appelle communément le « style télégraphique ». Le discours, pour sa part, connaît

On se rappellera que toute forme d'innovation dans les medias a régulièrement suscité des levées de boucliers ou au moins des critiques

Comme tout phénomène de mode, le succès phénoménal et croissant des SMS a provoqué des réactions en sens divers qui ont charrié pas mal de clichés.

des effets de juxtaposition comme les questions –réponses qui se suivent (ex : ça va ? Moi oui) ou les réponses en rafale à des questions multiples.

2. Idées reçues²

Comme tout phénomène de mode, le succès phénoménal et croissant des SMS a provoqué des réactions en sens divers qui ont charrié pas mal de clichés. Beaucoup ont exagéré le caractère novateur de ce langage . Comme l'a fort justement souligné un spécialiste français des nouvelles formes de communication électronique, J. Anis, il est inapproprié de parler de néo-français, mais plutôt d'une forme de néographie. La plupart des phénomènes décrits ci-dessus ne sont pas apparus avec le langage SMS. Même la phonétisation des chiffres avait fait son apparition auparavant dans la publicité, comme le montre l'exemple de K7 'cassette'. L'illusion « novatrice » naît de la fréquence avec laquelle certains procédés sont mis en œuvre et du type dominant d'utilisateurs, un public jeune et plus spécifiquement des adolescents. Alors que les SMS ont fini par toucher tous les âges, on a eu tendance à retenir les productions très marquées, les plus voyantes émanant d'usagers jeunes. Or l'erreur serait de croire qu'il y aurait un langage SMS obéissant à des normes.

3. Influence du langage SMS sur la langue commune

L'influence réelle d'un nouveau mode de communication sur la langue constitue un diagnostic extrêmement délicat à établir. De toute façon, il faudrait disposer d'un recul plus important par rapport à une technique relativement récente. En outre, établir sans précaution un rapport de cause à effet entre la difficulté des usagers jeunes à maîtriser certaines normes de l'écrit et l'emploi intensif des SMS ne peut être prouvé comme tel. En Belgique comme en France, des articles de presse ont pu contribuer à alarmer un certain public facilement inquiet et enclin à percevoir les moindres signes d'un « déclin » de la langue. Un article récent du Figaro (19-05-2008) au titre un peu racoleur « Quand le langage SMS envahit les copies du bac » devait bien conclure qu'excepté quelques bévues magistrales relevées par des correcteurs de travaux de terminale (ainsi, l'œuvre bien connue de Schubert, devenant la symphonie « inHeV » !), la coupure aléatoire des mots d'un texte est peut-être moins due aux SMS qu'à une attention réduite à l'étude de la langue à l'école. Un des deux signataires du présent article

¹ FAIRON, C., J.R. KLEIN, S. PAUMIER. 2006. Le langage SMS. Etude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête « Faites don de vos SMS à la science ». Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 123 p. On trouvera notamment dans ce volume une typologie détaillée des phénomènes rapidement évoqués ici, accompagnés de nombreux exemples tirés du corpus de 30.000 SMS, ainsi qu'une bibliographie consacrée à divers aspects du « cyberlangage ».

² On trouvera un exposé détaillé de cette question dans FAIRON et al. 2006.

³ De petits dictionnaires hâtivement publiés en France ont pu faire croire que ce langage était nouveau et se soumettait à des normes, alors que la liberté et la fantaisie prédominent chez les très nombreux usagers jeunes.

peut témoigner que ce genre de problème n'était pas rare dans des copies d'étudiants romanistes débutants ...il y a 25 ans !

En conclusion, il est sûrement abusif de parler de cataclysme langagier⁴. Seul le cas des très jeunes usagers, familiarisés précocement

avec la technique des SMS, pourrait susciter une inquiétude plus justifiée, dans la mesure où leur maîtrise des règles de la langue commune ne serait pas encore bien établie. Toutefois, l'enseignement de la langue doit pouvoir assumer les effets d'une technologie nouvelle, en montrant la diversité des formes de l'écrit, comme il se doit d'apprendre à distinguer les registres à utiliser en fonction des situations de communication. Le « style » des SMS, très adéquat pour les messages fonctionnels ou affectifs, ne sera jamais approprié à une dissertation philosophi-

⁴ Il est intéressant de noter que la pratique des messages SMS connaît un succès mondial, parfois avec les mêmes réticences qu'en français, à l'égard de ce langage utilisé par les plus jeunes. C'est certainement le cas en Grande-Bretagne, comme l'atteste e.a. l'article du Guardian, cité plus haut, mais aussi au Japon où les messages les plus cryptés sont utilisés par les filles (galu), afin qu'on ne puisse pas les lire à leur insu dans les métros bondés... La technique affecte aussi bien les hiragana (système syllabique) que les kanji (idéogrammes). Nos remerciements à Hélène De Groote, professeur à l'Université de Fukuoka, à qui nous devons ces précisions.)

que ou littéraire ! Et ce ne sont pas les quelques tentatives d'amuseurs qui ont cru bon de transcrire les Fables de La Fontaine ou d'écrire de petits romans en langage SMS qui convaincront du contraire. En revanche, dans beaucoup de cas, on a pu souligner une créativité stimulante chez les jeunes amenés à l'écriture grâce aux TIC (Technologies de l'information et de la communication). Cet intérêt pourrait être

mis à profit pour orienter vers la maîtrise d'autres types d'écrits, ce que ne manque pas de souligner un important rapport québécois (Rapport Conrad Ouellon, 2008) sur la qualité de l'écrit à l'école. Mais c'est à Raymond Queneau, grand maître de l'invention scripturale, que reviendra le mot de la fin. En 1959, Zazie aurait pu s'exclamer: les èsèmès, chais pas « cexé »⁵...■

⁵ Cexé 'ce que c'est' figure dans le texte de Zazie dans le métro (1959).

Propos divers sur la com'

Jacques De Decker,
Secrétaire perpétuel de l'ARLLFB

Communication, que n'a-t-on communié dans le commentaire à son propos ? Le XX^e siècle a été celui de la grande fortune du mot et de toutes ses acceptions. Cela tient peut-être au fait que les moyens de communication, synonyme de transport – première acception – ont connu, durant cette période, une extraordinaire expansion. L'homme s'est mis à se déplacer avec une aisance et une vélocité sans précédent, grâce aux véhicules dont il a pu disposer et dont il a même perçu les possibilités excessives. Sans cela, aurait-on, par exemple, renoncé d'aussi bonne grâce, sous le prétexte d'un accident qui n'avait rien d'extraordinaire, à voyager en Concorde ? Il était admissible que l'homme atteigne des vitesses littéralement exorbitantes, pour autant qu'il sorte des couches denses de l'atmosphère. Mais à une altitude raisonnable, le fait d'être en mesure, par le jeu des fuseaux horaires, d'arriver comme simple voyageur - et non comme pilote d'essai ! - à destination avant l'heure du décollage était trop perturbant pour l'esprit pour que l'on s'obstine dans cette pratique. Les Concordes durent donc rejoindre leurs hangars, pour cause d'excès de performance.

Le vingtième siècle a été celui de la grande fortune du mot communication et de toutes ses acceptions

Cette communication-là fit donc des progrès insensés au XX^e siècle, mais aussi celle qui épargne aux humains de devoir être physiquement présents pour pouvoir – deuxième acception - communiquer. Le téléphone est une des grandes innovations et calamités de cette période, alors que pendant très longtemps il ne fut pas mobile, ce qui nous semble aujourd'hui parfaitement inconcevable. Il suffit de lire une enquête de Maigret pour prendre conscience du handicap jugé aujourd'hui intolérable de ne pas avoir son cellulaire à disposition. Le nombre de coups de fil qu'il ne fut autorisé à donner qu'à condition, ce dont il ne se plaignit jamais au demeurant, d'avaler un coup de rouge au comptoir ! Le nombre de cabines qu'il maudit parce qu'elles n'étaient pas connectées, ou venaient d'être vandalisées ! Il est vrai que ces retards pouvaient empêcher l'ordre public de régner, ou la justice de triompher. Sommes-nous sûr aujourd'hui que les policiers combattent mieux la criminalité, maintenant qu'ils ont toujours leur GSM à portée de la main ? Rien n'est moins garanti, puisque les malfaiteurs bénéficient du même équipement. Disons que la maréchaussée a l'avantage de pouvoir consulter le

satellite. La pègre a intérêt à apprendre à le pirater, celui-là. On le voit, en terme de (télé)communication, seule compte l'efficacité dans l'émission et la perception des messages, non son contenu.

Cette longue digression nous amène à la communication dans son acception la plus usitée aujourd'hui, tellement présente qu'on a réduit sa désignation à une syllabe : la com'.

Il s'agit, pour tout un chacun, de soigner sa «com' ». Prenons les événements qui ont le plus défrayé la chronique ces derniers mois : la crise financière et les élections américaines. Dans les deux cas, la problématique de la communication a été évoquée d'abondance.

Que n'a-t-on reproché aux banques d'avoir mal fait savoir ce qui leur arrivait ! De n'avoir rien laissé transpirer de ce qui se fomentait. D'avoir laissé leurs « petits » clients, déposants ou actionnaires dans l'ignorance de qui se profilait. Elles ont à peine nié que cette discrétion mal venue leur était imposée par les règles mêmes de leur métier : il ne faut pas inquiéter la personne qui vous a confié ses avoirs, pour la raison bien simple qu'elle pourrait sans tergiverser aller le déposer ailleurs. D'où le recours permanent à l'air de « tout va très bien, madame la Marquise ». Et le reproche fait à ceux qui rompent la loi du silence de déprimer le marché, donc d'aggraver le problème. Dans ce monde-là, monsieur, on ne conte pas, on compte. Et si l'on sort de la réserve, on le fait habilement, tactiquement, on pratique ce que l'on a appelé, depuis bon nombre d'années, la « communication de crise » qui consiste à réduire au minimum l'impact traumatisant d'une information, à l'emballer du mieux que l'on peut afin de contenir les effets secondaires : inquiétude, voire panique, états d'âme qui, dans le secteur boursier en particulier, peuvent faire de redoutables dégâts.

Depuis l'été dernier, les plus aguerris de ces camoufleurs de mauvaises nouvelles ont été, et on le serait à moins, dépassés par les événements. Comment faire en sorte, on se le demande, que le pire passe pour une broutille? Dans une certaine mesure, ces journées perturbées ont, notamment, démontré une chose : que les meilleurs « communicateurs », lorsqu'il y avait vraiment péril, étaient probablement les protagonistes eux-mêmes. Personne n'avait le loisir, vu l'urgence, de faire traiter les faits par ceux qui passent pour détenir la technique de les rendre transmissibles. On a vu dès lors, face à de vrais enjeux, les acteurs recourir, ô surprise !, à la spontanéité et à la franchise. Ce n'était pas plus mal, et permettait de conclure à l'inutilité de la com' lorsqu'il y avait vraiment le feu.

Il est probable, au demeurant, que les plus brillantes formules ont toujours été conçues, dans l'art de gouverner, par les hommes d'Etat eux-mêmes. Ni De Gaulle ni Churchill n'avaient besoin de spin-doctors dont ils auraient

été les ventriloques...Puisque nous voilà dans le champ du politique, parlons de l'élection américaine qui a joué, dans le contexte actuel, un rôle redoutablement salutaire. L'accession de Barack Obama à la magistrature suprême dans le pays qui se tient toujours pour le plus puissant au monde fait irrésistiblement penser à la phrase d'Hölderlin « là où croît le péril croît aussi ce qui sauve ». Comme si le sort des nations voulait que dans une situation inextricable doive comme providentiellement surgir une figure d'exception.

Il est probable, au demeurant, que les plus brillantes formules ont toujours été conçues, dans l'art de gouverner, par les hommes d'Etat eux-mêmes.

Mais il n'y a pas de quoi verser dans la métaphysique pour autant. Il est normal que lorsque le processus de mondialisation subit son premier ratage, une solution se cherche qui soit elle-même frappée au sceau de la mondialisation. Obama incarne cela de façon très spectaculaire. Comment l'aborder, lui, sous l'angle de la communication? Il dispose, c'est l'évidence, d'une image particulièrement prégnante. Mais elle ne relève pas de sa condition d'intellectuel, ce qu'il est pourtant, son parcours de juriste et la qualité de ses livres le prouvent. Ce qui lui a rallié tant de sympathie participe plutôt du langage du show business. Il faut l'avoir vu se déplacer sur un podium pour se rendre compte qu'il a la dégaine, la démarche d'un chanteur, voire d'un danseur (qui a dit qu'il faisait penser à un Martin Luther King dans la peau de Fred Astaire ?). Cet étonnant phénomène de présence lui a valu l'adhésion de tout un électorat jeune qui s'est départi de son indifférence ordinaire à la politique.

Son score, par ailleurs, doit plus encore aux nouveaux moyens de communication – nous y revoilà – auxquels il a eu recours : le téléphone portable doté de toutes ses déclinaisons et, bien entendu, l'internet. Ces systèmes relativement récents, démocratisés à une vitesse sans précédent, ont été, pas si paradoxalement que cela, les leviers d'installation d'une politique dont on se doute qu'elle sera nouvelle et peut-être pas nécessairement souhaitée par les grands groupes industriels qui sont à la base de ces perfectionnements technologiques. Obama a été entouré de conseillers avisés, certes, mais on sent bien que sa com', en l'occurrence, lui appartient en propre. Quant aux canaux par lesquels ses messages sont passés, ils sont pour une grande part neufs, et augurent d'une ère inédite de la communication politique. La coïncidence de cette mutation et d'un « profil » de candidat particulièrement idoine a été la clé de sa réussite.■

Obama a été entouré de conseillers avisés, certes, mais on sent bien que sa com', en l'occurrence, lui appartient en propre

COMMUNICATION ET HISTOIRE DE L'ART. DE L'INTERET DU CONCEPT.

Brigitte D'Hainaut-Zveny
Université Libre de Bruxelles

Toute communication implique un support et l'aptitude à pouvoir décoder les informations que celui-ci met en forme. Nourris par les développements d'une anthropologie historique dont les concepts comme les méthodes ont ces dernières années considérablement enrichis les modes d'analyse historique, les historiens d'art se révèlent désormais soucieux d'associer à leur analyse des images, la restitution d'une «manière de voir», d'une «prise de vue» qui est à chaque fois le fait d'un regard particulier, d'une situation historique et culturelle déterminée.

L'examen des retables d'autels, qui ont à l'époque gothique assumé certaines fonctions religieuses essentielles –celles notamment d'être un mode de présence du sacré, le moyen d'une communion avec celui-ci et l'outil d'une sanctification– montre, par exemple, que pour pouvoir appréhender les modalités d'action des images et supputer leur efficacité, il importe d'associer ces aspects formels et relationnels.

Protocoles d'usages

La nature des relations investies, en Occident, pour établir grâce aux images des rapports structurants et restructurants avec le sacré, s'est constituée sur base de l'inhibition initiale des Carolingiens à l'égard de certaines pratiques byzantines. Son principe veut que la vénération adressée à l'image ne concerne pas l'image elle-même, mais qu'elle renvoie au-delà de celle-ci au sujet qui y est représenté. Le *transitus* opère dans ce cas à l'aide de la représentation artistique, mais celle-ci n'est en elle-même investie d'aucune puissance sacrée. Ne pouvant donc concentrer sa piété sur un «foyer idéal et objectif de l'espace physique et conceptuel», le fidèle va être encouragé à trouver Dieu au delà de ses images, en mobilisant ses capacités intellectuelles et affectives sur les thèmes représentés. Il s'agissait de faire naître la sensation de l'existence et de la présence des figures sacrées par l'en-stase, c'est-à-dire par la relation empathique et fusionnelle que le dévot cherchait à réaliser entre celles-ci et lui-même en ressentant, le plus intimement possible, les sentiments comme les sensations qui avaient dû être les leurs dans les différentes circonstances de leur existence historique évoquées par les images.

L'image dévotionnelle fonctionne dans ce cas à la fois comme une «fenêtre» dont il faut pouvoir franchir le seuil pour retrouver, au-delà de ses représentations, le vécu des épisodes de l'Histoire sainte, et comme un «miroir», puisqu'elle se nourrit des sentiments éprouvés en empathie par le sujet avec l'objet de la représentation. C'est cette con-

fusion délibérée, recherchée et parfois âprement exercée entre le sujet et l'objet de l'image, entre la voix active du spectateur et celle passive des personnages figurés, qui permettait de faire affleurer la présence de Dieu et de ses saints, de «donner corps» et donc évidence à leur existence et à leur présence¹.

Morphologie des images

L'essor très progressif de nouveaux rapports avec les images de dévotion ne fut pas sans incidence sur la forme de celles-ci², entre formes et relations il y eut adaptation.

L'essor très progressif de nouveaux rapports avec les images de dévotion ne fut pas sans incidence sur la forme de celles-ci, entre formes et relations il y eut adaptation

L'évolution des retables en témoigne: on passe, dans le courant du XIVe siècle, d'images idéogra-

phiques figurant des statuets isolées et immobiles sous des arcatures, à des figurines fortement individualisées et réintégrées dans le cours réaliste de leur histoire particulière.

L'appréciation de ce réalisme, véritable poncif, toujours évoqué à propos de la production flamande, demanderait à être reconsidérée. Il s'agit moins de reconnaître sa prégnance, que de préciser ses attendus en identifiant la nature des éléments sur lequel il porte plus particulièrement, de manière à pouvoir apprécier la manière dont ces choix stylistiques ont éventuellement pu soutenir les usages dévolus à ces images.

L'organisation «en chapelle» des niches de ces polyptyques, qui consiste à multiplier les plans de composition grâce à une stratigraphie complexe et très articulée de la profondeur³ est la première expression de ce réalisme. Une expression caractéristique des recherches formelles de l'époque, mais qui contribue aussi, plus concrètement, à faciliter la projection du dévot dans l'image méditée. Force est, en effet, de constater qu'avec sa ligne de sol inclinée, qui se relève doucement dans le fond de l'image, et ses multiples décors, architecturaux et mobiliers qui en ponctuent, comme autant de coulisses, les côtés, ce type de

¹ Voir notamment sur cette question: D'HAINAUT-ZVENY B., *Les retables d'autel gothiques sculptés dans les anciens Pays-Bas. Raisons, Formes et Usages*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, Classe des Beaux-Arts, 2008.

² BELTING H., *Bild und Kult. Eines Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst*. Munich, C.H. Beck, 1990, p 459 et ss..

³ PHILIPPOT P. «Conception et évolution stylistiques», In *Miroirs du Sacré. Les retables sculptés à Bruxelles. XV-XVIe siècles*. Bruxelles CFC Editions, 2005, p 116 et ss.

relief offre un espace fondamentalement ouvert, semblable à une scène de théâtre, qui assure les conditions optimum d'une projection dans l'image. A la différence donc du système perspectif, qui présuppose une objectivation de la représentation, ce type d'organisation spatiale évite que ne s'opère une césure entre le monde de l'image et celui du spectateur.

Le foisonnement descriptif, aux connotations pittoresques, des multiples décors et accessoires représentés dans ces images est un autre motif qui demande à être réévalué. Ce souci, presque maniaque dans le rendu des multiples détails, n'est, en effet, pas anodin, mais relaye l'attention très particulière accordée par les auteurs dévots de la fin du Moyen Âge à la reconstitution attentive du contexte matériel des images, plastiques ou mentales, proposées à la méditation des fidèles. Cette *composition* ou *fabrication* du lieu qui visait à construire un milieu imaginaire au sein duquel le fidèle pouvait se recueillir et fixer son attention est recommandée par de nombreux auteurs spirituels qui, comme Jean Mombaer de Bruxelles, l'imposent comme une étape préliminaire à toute méditation⁴.

Autre élément récurrent est la manière d'individualiser les personnages et d'évoquer leur affectivité au travers d'un répertoire de gestes très explicites. L'évocation de cette variété de caractères, de profils psychologiques et d'histoires personnelles permet, et c'est là encore important pour la compréhension des rapports entre images et pratiques, d'offrir une grande diversité des rôles que la dévotion propose aux fidèles d'investir pour participer au «rejeu»⁵ empathique des épisodes de l'histoire sainte. Selon son âge, son sexe, sa

⁴ Sur la méditation méthodique, voir entre autres WATRIGANT H., «La méditation méthodique et l'école des frères de la vie commune», In *Revue d'ascétique et de mystique*, 3, 1922, p 134-153.

⁵ Concept emprunté à JOUSSE M., *L'anthropologie du geste*. Paris, Resma, 1969.

condition sociale, selon son apparence, les tempéraments évoqués ou les attitudes adoptées, le fidèle pouvait, en effet, choisir d'investir tel ou tel personnage. L'image fonctionne «comme une sorte de théâtre didactique»⁶, qui n'enseigne pas seulement les faits et les gestes de l'histoire sainte, mais qui anticipe aussi les mouvements de l'âme que ces représentations doivent susciter.

L'importance accordée aux conditions de communication rend le chercheur attentif à rétablir, dans la logique des courants sémiologiques associant formes et fonctions, une «raison des effets» et à reconnaître, dans certains principes formels génériques, récurrents au genre, les ressorts d'une efficacité particulière attendue de ces images.

A la fois «fenêtres» et «miroirs», les images des retables gothiques ont proposé un passage entre deux mondes dont elles ont permis la temporaire superposition. Objets symboliques, rituels et transitionnels, elles ont permis l'accès à ces «espaces potentiels»⁷ qui ne sont pas à proprement parler des lieux, mais plutôt des moments où les frontières entre les mondes intérieur et extérieur, entre l'objet et le sujet, se brouillent sous l'effet d'une coïncidence entre certaines sollicitations émanant de l'image et les compétences de fidèles qui ont accepté le risque de croire, d'oser désirer.■

⁶ Voir BÜTTNER F.O., *Imago Pietatis. Motive der christlichen Ikonographie als Modelle der Verähnlichung*. Berlin, Mann, 1983.

⁷ BELIN E., *Sociologie des espaces potentiels*. Bruxelles, De Boeck, 2001.

ARB

Changements et nouveautés

Présidence de l'A.R.B. et direction des Classes.

Monsieur Richelle est le nouveau président de l'Académie pour 2009. Il présidera également la Commission administrative et sera co-président du Rasab. Il a été élu Directeur de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Saon ancien poste de Vice-directeur est maintenant occupé par Jean-Marie Duvosquel.

Quant à la Classe des sciences, son nouveau directeur est Albert Goldbeter. Paul-Henri Heenen prend sa place au siège de Vice-directeur de la même Classe. Enfin, la

Classe des Beaux-Arts voit arriver à sa tête Léon Wuidar. Le chevalier Pierre Bartholomé le remplace comme Vice-directeur.

Assemblée générale extraordinaire du jeudi 4 décembre 2008

Réunie en assemblée générale extraordinaire le jeudi 4 décembre 2008, l'Académie royale de Belgique a procédé à de substantielles modifications de ses Statuts organiques et de son Règlement général avec pour objectifs une plus grande efficacité de son fonctionnement et des développements nouveaux. Les modifications sont consultables sur le site internet de l'A.R.B., sous la rubrique : «Informations».

Collège des Alumni

Le 6 décembre dernier a eu lieu une première rencontre des membres du Collège des Alumni aux Écuries royales du Palais des Académies. Au cours de cette séance, le Président du Collège, Monsieur François de Callataÿ, a exposé en détails la finalité du projet ainsi que sa philosophie. À cette occasion, il a pu être mis en évidence l'étendue et la grande diversité des compétences des membres du Collège.

Collège Belgique

Les cérémonies d'inauguration se tiendront respectivement à Bruxelles le 20 janvier 2009 et à Namur le lendemain. Les cours seront dispensés à partir du 3 février 2009 tantôt à Bruxelles, tantôt à Namur. Le programme sera envoyé aux abonnés de *La Lettre des Académies*.

Pierre Deligne et Jacques Tits : deux mathématiciens à l'honneur à l'Académie

Ce mercredi 17 décembre 2008, l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique a rendu hommage à deux de ses membres associés : MM. Pierre Deligne et Jacques Tits. Ces deux mathématiciens se sont vu décerner en mai dernier des prix prestigieux dans leur discipline. Le Prix Wolf de mathématiques de la Fondation Wolf (Israël) a été attribué à Pierre Deligne, professeur à l'Institute for Advanced Study de Princeton, pour l'ensemble de ses travaux. À Oslo, Jacques Tits, professeur au Collège de France, a reçu des mains du roi Harald de Norvège le Prix Abel, considéré comme le Nobel des mathématiques.

Le Professeur Deligne était déjà titulaire de la Médaille Fields (1978) et du Prix Balzan (2004). Le Professeur Tits avait reçu le Prix Wolf en 1993 et la Médaille Cantor de la société mathématique allemande en 1996.

L'hommage s'est déroulé dans la Salle du Trône du Palais des Académies en présence de personnalités du monde académique et scientifique, ainsi que de nombreux enseignants et étudiants. Le Secrétaire perpétuel, M. Hervé Hasquin, le Président de l'Académie, M. Jean-

Marie André, et les Professeurs Simone Gutt et Francis Buekenhout ont pris la parole pour retracer le parcours des deux mathématiciens à l'honneur. Après la remise des insignes de l'Académie, l'építoge et le diplôme de membre associé, Pierre Deligne et Jacques Tits ont successivement exposé quelques aspects de leurs travaux.

Nouvelles publications

Jean Lemaire de Belges, *Le carnet de notes d'un chroniqueur (août 1507-février 1509)*. Introduction, édition et commentaires par Jean-Marie CAUCHIES, Bruxelles, Palais des Académies, 2008, 147 p. (Collection des Anciens auteurs belges, in-8°, nouvelles série, n° 15)

Sébastien DUBOIS, *La révolution géographique en Belgique. Départementalisation, administration et représentations du territoire de la fin du XVIIIe au début du XIXe siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2008, 335 p. (Mémoire de la Classe des Lettres, Collection in-8°, 3e série, tome XLVIII, n° 2056)▪

À paraître dans votre revue

Les numéros 14 et 15 de votre revue seront consacrés aux académies. Dans le premier, on trouvera des contributions relatives aux académies belges tandis que dans le second sera étudié le cas des académies étrangères.

Directeur de la publication

Guy Jucquois

Secrétaire de rédaction

Olivier Damme

olivier.damme@cfwb.be

Comité de rédaction

Arsène Burny, François de Callataÿ, Olivier Damme, Jacques De Decker, Jean-Luc De Paepe, Céline Dessaucy, Janos Frühling, Hervé Hasquin, Guy Jucquois, Jacques Reisse, baron Roberts-Jones, Jean-Jacques Van de Berg.

Impression

InterCommunications sprl & E.M.E.

Tirage

3800 exemplaires

Éditeur responsable

Guy Jucquois

Rue de Hanret, 40

5380 Cortil-Wodon

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Les textes peuvent être reproduits avec la mention « La Lettre des Académies ».

L'abonnement est gratuit et peut être demandé auprès du Secrétaire de rédaction.

Dépôt légal : 2008/9202/46

ISBN : 9782930481814

ISSN : 1782-5008

© Académie royale de Belgique, B-1000 Bruxelles, 2009